

TROIS
CONTES

GUSTAVE FLAUBERT

TROIS CONTES

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2020, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-228-8

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

PRÉFACE

Il arrive parfois que l'on retarde d'autant plus la première lecture d'un grand roman que cela fait des années que l'on remet ce moment à plus tard. On a honte de ne pas l'avoir lu, on l'a trop commenté sans le connaître, on a dessus un tas d'idées qui nous viennent d'on ne sait où mais qui sont devenues des certitudes. À ceux et celles, donc, qui n'auraient jamais lu Flaubert – et qui ont la chance inouïe de le découvrir aujourd'hui – les *Trois contes* offrent la possibilité rare d'entrer discrètement chez l'auteur par une petite porte cachée qui ne mène non pas aux cuisines, mais directement dans la grande salle

de réception où l'on se fond parmi les convives sans que personne ne se rende compte que l'on n'était pas là quelques secondes auparavant.

Il arrive aussi que l'on ait gardé d'un auteur majeur un trop bon ou un trop mauvais souvenir pour que l'envie nous vienne de le relire. L'ennui profond ou l'admiration éperdue sont irrémédiablement liés à son nom et scellent ses œuvres dans un écrin ou dans un cageot. À ceux et celles qui n'osaient plus toucher à Flaubert, les *Trois contes* offriront alors l'occasion rare de revenir dans les appartements de l'auteur par une petite porte familière qui épargne aux habitués, même longtemps disparus, la pompe de l'entrée principale ; on

y regagne des pièces bien connues sans que personne ne vous embarrasse en vous demandant pourquoi vous ne veniez plus.

Une petite porte mais une entrée parfaite, donc, dans l'œuvre de Flaubert, voilà comment l'on pourrait résumer ce que représentent les *Trois contes* lorsqu'on les considère sous l'éclairage parfois aveuglant que renvoient *Madame Bovary*, *L'Éducation sentimentale* ou encore *Bouvard et Pécuchet*, bien qu'inachevé. Visiblement plus courts et un peu moins connus, en tout cas pour deux d'entre eux, les contes occupent pourtant une place de choix parmi ces colosses. Dernière œuvre achevée de Flaubert qui ne finira jamais l'histoire

de ses deux « cloportes », succès retentissant et salvateur après l'échec douloureux de *L'Éducation sentimentale* ou de la *Tentation de Saint-Antoine*, ce recueil agit comme un baume pour l'auteur qui vient de traverser une période particulièrement douloureuse, tant sur le plan créatif que personnel. Comme le rappelle Pierre-Marc de Biasi¹ en effet, la période qui va de septembre 1875 à février 1877 et durant laquelle Flaubert écrit avec une rapidité et un plaisir rares, représente une parenthèse harmonieuse dans la préparation ardue de *Bouvard et Pécuchet*, roman pour lequel il se lance dans des recherches

1. Cf. la préface de Pierre-Marc de Biasi à l'édition GF Flammarion (1986), source précieuse pour ce qui est de la compréhension des *Trois contes*.

encore plus minutieuses que pour les précédents.

Mais ce recueil est aussi, pour reprendre les mots du critique, un « testament esthétique ». Par prudence seulement, on évitera de dire que tout Flaubert est dans les *Trois contes*, néanmoins l'essentiel y est. *Un cœur simple*, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* et *Hérodias* ont beau sembler quelque peu discordants si l'on ne se fie qu'à leur contenu, on y reconnaît à chaque fois le fameux style, « manière absolue de voir les choses » pour Flaubert, mais aussi cette présence-absence de l'auteur, présent partout, visible nulle part, comme Dieu dans l'Univers, pour reprendre encore

ses mots éclairants. Or le jeu des ressemblances est loin de s'arrêter là. S'il appartient au lecteur d'y participer librement, qu'il nous soit permis d'en souligner quelques-unes sans que cela ne gâche rien à la découverte ou à la redécouverte des trois histoires, mais seulement pour fournir quelques clefs...

Le motif religieux tout d'abord semble prépondérant. Félicité voit le Saint-Esprit dans son perroquet, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* et *Hérodias* prennent leurs racines dans la Bible. L'amour, sacré et profane, est aussi au cœur des trois récits. À chacun ensuite d'en apprécier les différentes teintes à l'échelle du recueil mais aussi de chacune des nouvelles. L'amour

inconditionnel et souvent à sens unique que Félicité offre à Mme Aubain, à Victor, à Virginie puis à Loulou est-il le même ? Et que nous dit de l'humanité cet acharnement naïf du « cœur simple » à aimer des êtres qui le lui rendent mal ou si peu ? À bien des égards, l'histoire de la domestique pieuse fait écho à celle de *Madame Bovary* et Flaubert n'a pas caché sa profonde tendresse pour la première même si l'on se souvient davantage de son identification à Emma. « Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même » déclare-t-il dans une Lettre à Mme Roger des Genettes. L'amour démesuré, contrarié, absurde de Félicité peut offrir un écho intéressant à l'absence d'amour inquiétante de Julien, mais il rappelle

aussi l'importance de la bestialité dans les *Trois contes*. La servante est fruste, le jeune prince est barbare, au moins autant mais différemment que le duo démoniaque formé par Hérodiade et Salomé.

Enfin, on n'abordera la question du réalisme que pour la clore. Flaubert exécrait le terme et récusait l'étiquette. Même si *Un cœur simple* peut avoir valeur de tableau, ce n'est sûrement pas en historien qu'il faut lire ce récit. C'est, à la rigueur, la mise sous silence des événements de 1848 qu'il faudrait interroger. Quant à *La Légende*, elle prend sa source dans un vitrail existant qui est évoqué à la fin de l'histoire, certes, mais comme le rappelle encore

très justement Pierre-Marc de Biasi, Flaubert veut dire là qu'il n'est en aucun cas question d'être « réaliste » au sens le plus scolaire du terme ; il s'agit au contraire d'une « réécriture créatrice » et les recherches que l'auteur a menées sur le temps de Julien ne sont là que pour participer à la rêverie médiévale. Aucun des personnages n'a d'ailleurs de réelle psychologie, ce qui les rend d'autant plus profonds.

À la question : « Pourquoi lire les *Trois contes* ? », il faudra donc répondre qu'il n'y a que de mauvaises raisons de ne pas les lire. Dans une lettre à Mme Roger des Genettes encore, fidèle correspondante de Flaubert, celui-ci confiait à leur sujet qu'il espérait aboutir

à « un volume assez drôle ». Ce n'est que sous cet excellent auspice qu'il faut oser pousser la porte.

Marie Lacor